

MAURICE BLONDEL ET LE PROBLEME DE LA PHILOSOPHIE CATHOLIQUE ⁽¹⁾

Non libera nisi, adjutrix philosophia non
adjutrix nisi libera.

Monsieur Maurice Blondel est un philosophe et un catholique. Position difficile s'il en est, où par goût inné du danger comme par vocation même, il s'est établi.

Beaucoup de légendes se sont faites autour de la personnalité de Monsieur Maurice Blondel. Et d'abord, celle d'un solitaire dont la pensée sans contact se développe selon un rythme inconnu, "dans le recueillement d'Aix en Provence". Ensuite, celle d'un chrétien qui se sauve de l'hérésie par un silence coupé d'acrobatiques apparitions. Enfin, celle d'un philosophe égare dans les terrains vagues de la théologie. Nous voudrions faire justice, autant que faire se peut, du personnage légendaire et tenter rapidement d'indiquer quelles réalités l'ont rendu possible et jusqu'à un certain point légitime. Ensuite, nous tenterons de poser le problème de la philosophie catholique tel que Monsieur Blondel nous est apparu le poser lui-même.

I

Monsieur Maurice Blondel n'est pas un philosophe facile. Pour autant du monde à lui ni de sa pensée au mouvement de la Pensée contemporaine, les relations ne sont rares. Sans qu'il s'y commette jusqu'à la Politique qui ne se ressente de son influence. Puis, professeur dans toute l'acception du terme, tout esprit qui passe est sûr de trouver hospitalité dans le bureau éclairé de plantes vertes de la rue Roux Alphéran. Bien davantage. Nul ne vit plus en contact comme physique avec le Monde contemporain. Et les événe-

(1) Leçon prononcée le vendredi 25 août 1933.

ments de la Chine lointaine ont en lui les mêmes échos que les tocsins terribles de l'Occident. Ses antennes spirituelles tendues de toutes parts, est-ce sa faute si parfois, non point tant agacé que désireux de ne point mal juger, il écarte, en même temps que les bruits parasites, les auditions malsaines.

La seconde légende est plus grave. Des bruits persistants, malgré toutes les preuves, affirment au sujet de son oeuvre comme de sa personne que, si le temps des condamnations sommaires a cessé, des invites à la prudence (entendez: de la méfiance) n'en subsistent pas moins. La réalité n'est point si rigoureuse et je ne pense pas qu'il s'agisse d'autre chose que d'un instinct de réserve légitime, de la part des gardiens authentiques du dogme, et davantage encore d'une transposition en termes de logique facilement irréductibles de contrastes concrets, de la part des gardiens par procuration de ce même dogme. Monsieur Blondel n'a point blessé si gravement qu'on l'a dit le dogme "à la prune", pour avoir dû parfois rétablir d'un vigoureux coup de rein un équilibre difficile à garder.

Mais ces derniers temps l'accusation de non-philosophe a repris avec vigueur contre Maurice Blondel. Et les positions officielles de la philosophie ne semblent pas avoir changé beaucoup à cet égard depuis le temps de la soutenance de l'Action. Les uns considèrent Monsieur Blondel comme un apologiste, d'autres comme un moraliste. En tout cas, toujours comme un philosophe oeuvrant avec des moyens philosophiques sur un objet extra-philosophique et compromettant philosophie et dogme réciproquement.

Ces accusations ne sont pas dénuées de tout fondement. Monsieur Blondel est un solitaire, si l'on entend par là son humilité parfaite jointe à une Prudence qui s'appelle en souriant Charité parmi ses familiers.

Monsieur Blondel est un péril réel aux yeux d'une théologie qui concrétise chacune de ses craintes et qui pour ne point avoir à trop résoudre, ne pose rien. Mais il représente un péril également aux yeux d'une théologie véritable. Par des circonstances historiques qui sont un fait, le dogme s'est trouvé exprimé en concepts occidentaux et cette expression s'est compromise avec une certaine philosophie d'Aristote, au moins dans l'exposition qu'on en a fait. Toucher aux matières et aux formes aristotéliennes, c'est porter atteinte

te au Dogme de l'Eucharistie. L'habitude nous masque notre vraie nature et nous donne le change. Ainsi dans ce cas. Cependant elle multiplie la puissance de l'homme, et dans ce sens elle est bonne. Aussi n'est-ce pas sans signification que le long silence laborieux de Monsieur Maurice Blondel, pour réintégrer sa pensée sans lui ôter de son originalité, dans l'expression traditionnelle théologique.

Mais au moment même où il agit de la sorte, voilà que, la "gauche" de la pensée, les philosophes officiels mettent le holà. Et il faut reconnaître — doit-on le regretter — que ses amis, sauf rares exceptions, que ses amis théologiens lui ont été néfastes. Sauf pour lui à avoir voulu rester en coquetterie avec chacum. La vérité c'est sa bonne volonté de conciliation. Il s'est interposé à son dam et à sa gloire dans une querelle intime. Intrus pour les théologiens, le voilà devenu suspect auprès des siens, les philosophes. C'est que, philosophe pleinement, il n'a pas consenti à refuser quelque chose aux sollicitations de la Pensée, encore qu'averti des exigences propres à la philosophie, il n'ait pas négligé les indications de l'information historique.

A vrai dire, je le soupçonne de mener un jeu leibnizien — sans duplicité, mais non sans ironie — je le soupçonne d'une SAGESSE que nous révéleront, quand? — les innombrables dossiers et la correspondance qui s'accroissent chaque jour plus et ses oeuvres souveraines : la Pensée, l'Être l'Esprit chrétien.

II

Comment se pose pour Monsieur Blondel le problème de la Philosophie Catholique. Comme à l'ordinaire, l'origine est un CHOC de conscience :

"— Si je me résigne à évoquer des souvenirs personnels ce ne peut guère être, en effet, que pour payer une dette d'affection et de gratitude à mes professeurs et à mes compagnons de voyage spirituel.

"Mais, même à leur égard, comme envers les autres esprits dont je me suis nourri en me rendant comme le contemporain de ceux dont la pensée ne meurt pas, il me semble que, sans duplicité aucune, j'ai toujours mené une sorte de double vie, une vie de

docilité, aimante, une vie d'indépendance inaliénable. Sans doute, je leur ai beaucoup, en un sens même, je leur ai tout emprunté; et pourtant, dès l'aube de ma réflexion j'ai été le plus insatisfait des disciples, oserai-je même dire que plus mes "moniteurs" (comme parle Malebranche pour réserver le nom de Maître à Celui seul qui le mérite souverainement), semblaient proches de mes convictions propres, plus je sentais qu'ils n'étaient point placés au point de vue que je cherchais pour ma part comme celui que réclame notre devoir de penser par nous-mêmes en réponse aux éternelles questions toujours renouvelées; et plus, m'affranchissant des suggestions notionnelles et des présupposés tacites j'éprouvais le besoin de reprendre les choses en sous-oeuvre, de me mettre directement et librement en face des conflits actuels, de satisfaire en même temps aux exigences totales de la critique et aux appels permanents de la destinée humaine. L'effort séculaire de conciliation entre la pensée antique et les lumières chrétiennes, si nécessaire et fructueux qu'il ait été, me semblait ne pas dépasser autant qu'il le faudrait, un essai de *concordisme*. J'avais l'impression que, de part et d'autre, on était resté en deçà de la tâche possible, au risque de s'exposer à des méconnaissances ou de provoquer des heurts faute d'affronter les rencontres désirables et de préparer les hymens salutaires. N'avait-on pas pris trop souvent, d'un côté, cette attitude: "étant donné qu'une philosophie constituée en dehors de toute pensée chrétienne est vraie et pleine comment y raccrocher ou y introduire le Christianisme?" Spontanément et sans rien préjuger, je me plaçais dans une perspective tout autre qui, finalement sauvegarde davantage les initiatives de l'investigation rationnelle: "supposons un instant, me disais-je, le problème résolu dans le sens où le Catholicisme indique *l'Unique Nécessaire* de la destinée humaine: quelle est l'attitude normale du philosophe et comment maintenir l'autonomie de sa recherche, comment explorer tout le champ ouvert devant lui, dans les profondeurs de la nature ou les hauteurs de l'âme?. Aussi, en constatant que, de l'autre côté, on s'attachait ou à la sensation, ou à l'idée, ou à l'équivoque *Cogito* lui-même, comme si c'étaient là des réalités coupées au couteau et stabilisées, je ne pouvais m'empêcher d'y voir du pseudo-concret, des abstractions artificiellement solidifiées: si bien que toute notre psychologie, toute notre métaphysique me

semblaient porter à faux sur des entités prises pour des choses ou sur des choses prises pour des êtres. Et quand je lisais dans Ravaisson que "Descartes a vu la réalité comme à nu", je sentais douloureusement combien cette vision est insuffisante, combien cette réalité est mutilée. C'était du factice, et je voulais du vivant.

"La lecture de S. Bernard et la pratique du Nouveau Testament, particulièrement de S. Paul, m'ont aidé, dès le début et constamment, à me trouver dépaysé dans notre monde intellectuel; et plus je voulais être de mon temps, plus je cherchais à m'environner, pour de telles études, d'une atmosphère qui ne date pas: philosophie de plein air et de pleine humanité, qui puisse être aussi respirable au vingt-cinquième siècle qu'elle l'eût été au second ou au douzième et qui n'espère trouver *l'actuel* le plus actuel qu'en cherchant d'abord *l'éternel* toujours opportun, même ou surtout quand il semble inactuel". (Itinéraire philosophique de Maurice Blondel — Edition Spes — Paris — 1928 — p. 39).

Retrouvons la dialectique de la Pensée blondélienne dans ce problème. Une chose est à remarquer tout d'abord, c'est que la pensée de Monsieur Blondel fait corps avec son style. Ce style "à facettes" qu'on lui reprochait lors de la soutenance de "L'ACTION" devient peu à peu un style d'incidentes. La phrase s'efforce en vain de retenir une pensée qui la déborde, mille adversaires surgissent qu'il s'agit de réduire. D'où ce style de "guerillas", cette éloquence qui emporte, cette obscurité faite d'innombrables implications, cette apparence de détachement, tactique pour emporter l'adhésion. Retrouver une dialectique claire, exacte, de cette pensée, entreprise peu pertinente, comme d'ailleurs fort nécessaire. Mais "la difficulté de réussir ne fait qu'ajouter à la nécessité d'entreprendre" (Beaumarchais).

Entre la Pensée, l'Action et l'Être, Monsieur Blondel ne consent pas à voir hétérogénéité absolue, encore que les plans ne soient pas dans un rapport égal à ceux de ces boîtes chinoises qu'on extrait successivement l'une de l'autre. C'est-à-dire que l'union n'est, ni une *réunion*, ni un *composé*, ni une *alliance*, c'est une *compénétration* réciproque une nourriture commune, une *intususception*. Mais non point de l'inférieur au supérieur, bien au contraire du supérieur à l'inférieur, sans que pour cela l'inférieur soit dans un état "pénitentiel". Et cette vision philosophique se

réalise en son intégrité dans la Vie Chrétienne, car si “Omne donum desursum a Patre luminum”, d’un autre côté il y a “assomption” par le Verbe Incarné, de la Création tout entière, jusque dans les secrets du Père. Posé de la sorte le problème de la philosophie chrétienne prend un aspect d’universalisme d’“éternisme” dont non sans raison, Monsieur Blondel s’étonne qu’on n’en ait pas vu l’urgence au cours des siècles.

L’explication de cela est complexe. Peut être pourrait-on essayer d’en retracer l’histoire de la manière suivante :

La philosophie grecque fut une “Physique” avant tout. (Et là je trahis la pensée de Monsieur Blondel en ce qui concerne la philosophie grecque) Platon lui-même, après avoir profité de la leçon socratique achève sa pensée selon la tradition. Quant à Aristote peut-être ses disciples chrétiens manquent de prudence lorsqu’ils ne voient pas à quel point son “Acte Pur” se réalise dans une Antinomie Pure entre l’Eternel Existant et l’Infini qui ne peut être autre chose qu’un scandale. La philosophie chrétienne ne fut de la sorte qu’une tentative apologétique. Bien loin d’intégrer la philosophie au dogme, la Pensée des Pères semble n’avoir eu de résultats que de mettre la philosophie au service du Dogme. Ceux qui comme Clément d’Alexandrie entrèrent d’autres possibilités ne surent les réaliser ; Saint Thomas lui-même pris par la tâche urgente du “Prêcheur” ne sembla pas utiliser autrement que par “pierres d’attente” éparées dans son oeuvre le dynamisme des premiers articles de la Somme. Et il était juste- et il est juste que la philosophie soit au service du dogme, mais dans les limites qu’implique la notion de hiérarchie. C’est à dire que la philosophie étant, en soi, une réalité suffisante autant que peut être, dans la mesure où il est être c’est-à-dire une liberté, c’est un libre choix vivifiant qui devait la soumettre au dogme. Au lieu que la philosophie ne prêta que certains concepts sujets à révision. Au sein même de l’histoire de la philosophie, il y a entre Dogme et Philosophie une antinomie secrète. La Renaissance s’en tira en naturalisant le principe de Saint Thomas d’Aquin selon lequel la Vérité ne peut être en contradiction avec la Vérité. Jusqu’au séparatisme radical et respectueux de Descartes auquel Pascal lui-même n’échappe pas (Voir à ce sujet l’entretien avec M. de Sacy)

Car il fallait Descartes et Kant et la formidable révision des valeurs du XVIII^{ème} siècle pour rendre Monsieur Blondel possible.

Le premier par la rigueur de sa méthode, le second par l'acuité de son criticisme ont ruiné l'antique concordisme sur lequel le passé s'était endormi au grand dam de la philosophie comme du dogme. La Renaissance elle-même fut plus scolastique qu'on ne l'a cru. Et, grattant la poussière des siècles, grâce à quoi une patine dogmatique et de vie intérieure enveloppait des notions figées ou en tout cas discutables et leur donnait des reflets vivants, dissociant comme Mallarmé, en poésie, les états réels de leur expression transmissible, ramenant l'esprit à lui-même avec Descartes et le dynamisme humain à sa mystérieuse impulsion avec Kant, les temps modernes ont rendu possible une élucidation du problème.

En effet pour Monsieur Blondel il ne s'agit pas d'une déduction, pas davantage d'une induction. Le problème se pose dans le concret: Etant donné le Catholicisme, une philosophie est-elle possible, hiérarchiquement ordonnée à lui? Et non plus: Etant donné le Catholicisme, quelle utilisation est possible de la philosophie? Et non plus: étant donné le Catholicisme et ses vérités supérieures, est-il possible d'admettre le philosophe, par l'escalier de service, à pénétrer dans la salle du festin? Non-bien plutôt par la voie royale. Car de *l'intellectus in se* et de *l'intellectus ut sic*, l'hétérogénéité n'est pas absolue, *l'intellectus ut sic* n'est pas pénitentiel, encore que l'ascèse soit indispensable et la purification presque excessive dans les conditions historiques de la chute.

Problème éminemment philosophique s'il en est. Nier le Catholicisme ne nie pas le Fait; refuser à la Raison une place d'honneurs dans l'effort religieux intégral équivaut par ailleurs à nier le Dogme. *Or ce Dogme est une Présence*. Un malentendu seul la peut écarter. Encore que ce soit en vain. C'est que "se défendre" implique bien des ostracismes. Et que "tenir" offre moins de périls qu'aller de l'avant. Encore qu'il ne soit point sage de lâcher la proie pour l'ombre. Et Monsieur Blondel d'assurer les positions de l'Intelligence, depuis celles qui procèdent par réactions instinctives jusqu'aux sommets où Connaissance et Possession se rejoignent. Ce que Césalpin nommait des "échelons", ce sont pour Monsieur Maurice Blondel les états successifs et concomitants à la fois dans l'humaine condition où nous sommes, liés l'un à l'autre

et profondément distincts, par lesquels doit passer l'Intelligence avant que d'accéder à la Chambre Nuptiale. A qui avait posé la question (1) des relations du sujet et de l'objet sous une forme antinomique jusqu'à conduire le problème aux extrêmes de la contradiction et de l'inintelligibilité, Monsieur Blondel écrivait: "En réalité la connaissance passe par trois phases successives et solidaires:

1) Présentations qui ne sont pas encore des représentations mais qui, par assimilation et tropismes, forment comme les aliments dynamogéniques de la connaissance future.

2) La fusion initiale spontanément diversifiée devient réflexivement distinguée, mais la fusion persiste phase d'abstraction, de discernement, de coopération".

3) Les données initiales, les distinctions se concilient dans une pensée concrète et unitive: "videre est habere" "connaître, c'est être par les autres, se distinguer des autres, devenir les autres, et en devenant les autres être d'autant mieux soi-même" (Les Etudes philosophiques" N^{os}. 2-3 — décembre 1929 — Lettre de Blondel à propos de "Remarques sur la connaissance de G. Berger — p. p. 86 - 87).

Quel meilleur guide dès lors pour pénétrer dans le champ clos où Dogme et Philosophie s'affrontent.

Et tout d'abord, pourquoi l'expression de "Philosophie Catholique" de préférence à celle de "Philosophie Chrétienne" car, c'est sous ce titre que Monsieur Blondel a donné il y a un peu plus d'un an, un "Cahier" (Cahiers de la Nouvelle Journée — 20 — Maurice Blondel — Le problème de la philosophie catholique — Bloud et Gay — Paris 1932) abondant et rempli de perspectives plus que séduisantes. Certes, l'épithète n'a de raison que d'insister sur un aspect méconnu ou émis d'une question. C'est dans le même ordre que l'on parle de "Catholicisme social" sans que l'épithète implique une spécification unilatérale du Catholicisme. Mais il y a plus. "Contrairement à un préjugé courant, la conception protestante du Christianisme ne comporte pas la même rigoureuse accointance philosophique que le catholicisme. Ce qui fait

(1) La question était celle-ci. "Les relations du sujet de l'objet sont le lieu de deux termes inconnus. D'où preuve de la contradiction et de l'inintelligibilité".

illusion c'est que faute d'y maintenir autant le caractère surnaturellement allogène et mortifiant de l'apport divin et transformant, les thèses mixtes risquent de perdre à la fois quelque chose de leur surnaturalisme et quelque chose de leur spontanéité naturelle. Nous avons vu comment Deschamps va droit à l'unité intégrale et au réalisme concret du fait catholique, en son rapport avec le fait humain. Il ressort de tout ceci que l'alliance de mots "Philosophie chétienne" est moins précise et moins justifiable que l'expression "philosophie catholique"; car, outre que le Christ est tout autre chose que le maître éponyme d'une doctrine proprement philosophique, le terme *caholique* est à la fois plus compréhensif et plus restrictif, puisque d'une part, il s'applique à l'universalité des hommes de bonne foi qui participent à la grâce même innommée et à l'âme de l'invisible Eglise, et puisque d'autre part le catholicisme, ainsi que nous le montrions en discutant les critiques de M. Bréhier, réussit seul à spécifier ce qui est surnaturellement chrétien. D'où le soin avec lequel nous parlons de "philosophie catholique" plutôt que de philosophie chrétienne quand nous parlons en notre nom". (Le Problème de la Philosophie catholique — Cahiers de la Nouvelle Journée — Bloud et Gay — Paris, 1932, p. 172).

Une philosophie catholique sera donc souhaitable, davantage: *nécessaire* et cela pour trois raisons principales:

1) La philosophie doit embrasser l'étendue du réel du *particulier*, comme de l'universel. Meilleur est d'éviter les expressions notionnelles de *singulier* et de *général* qui appartiennent à une sorte de "deuxième degré" de la connaissance. Plus pertinentes sont les expressions de *particulier* et de *général* qui nous acheminent en plein concret, nous permettant de découvrir dans l'Action comme dans la Pensée, comme dans l'Être ce double aspect dont le lieu originel et régénérateur est dans ce Vinculum Substantiale, difficilement atteignable, mais non moins réel de par les exigences qui sont impliquées en lui, ne fût-ce qu'à titre d'hypothèse.

2) Le Catholicisme apporte à l'Humanité une expérience non point tant étrangère qu'inédite, un fait intérieur et un fait extérieur, dont la rencontre en une âme vivante produit ce phénomène dont nul ne niera l'intérêt: l'âme religieuse, le saint. C'est le cas de reprendre en son véritable sens la phrase de Pascal: "je ne crois

que les histoires dont les témoins se feraient égorger (2) (Edit. Havet 107 et 138. Ce qui veut dire: Seuls sont dignes d'être examinés les faits intégrés à la plénitude de la Vie.

3) Enfin, nous connaissons en nous une fissure. Il y a quelques mois, reprenant le dynamisme du "Devoir" (Le Devoir — Alcan — Paris 1930) Le Senne distinguait au sein même du JE deux MOI: Le premier MOI s'obtient par ce fait que le JE se pose en relation avec tout ce qui le détermine dans tel sens ou dans tel autre. Le second consiste dans une puissance au dedans de nous qui nous pousse à ne pas nous arrêter à cet aspect, qui par le fait même que le JE s'est affirmé, implique un jugement d'objectivité à une Valeur Universelle. Dans cette oscillation qui va de l'idéalisme au réalisme, Le Senne distinguait une fêlure. Et Monsieur Blondel lui écrivait "Vous faites ressortir, avec une précision et une vigueur nouvelles la dualité, dès longtemps signalée, de la signification ou, mieux, de la fonction du "JE" du Cogito; et vous avez le mérite de montrer que ces deux aspects, ces deux rôles, tout en étant inséparables, sont cependant irréductibles à l'unité d'un monolithe. C'est là exactement la doctrine que j'ai présentée à diverses reprises et qu'exposera mon étude de la Pensée en parlant d'une "fissure", d'une "faille", naturellement inévitable et congénitale; vous, vous préférez parler d'une "fêlure", comme pour profiter, grâce à cette métaphore, de l'apparence conservée d'une continuité qui semble contenter l'imagination, endormir la raison et masquer les suites de... l'accident. Car une fêlure en est un; et le vase fêlé n'en est pas moins un vase brisé: l'on voudrait donc savoir d'où provient cette cassure, si elle est profonde, ce qu'elle laisse fuir, s'il est prudent de faire comme si, presque invisible et bord contre bord, elle n'existait réellement pas. Pour ma part, je ne crois ni à un "accident" ni non plus à une simple fêlure; je ne renonce pas à expliquer l'origine, la raison d'être, la fonction même, les conséquences de cette commissure se-

(2) On sait que Port Royal avait donné "Je crois volontiers les histoires dont les témoins se font égorger" Ce qui fausse le sens du texte, car c'est nous mettre sur la voie d'un Pascal fanatique au lieu du Pascal tordu par la soif, du réel que nous savons (Cette image me déplaît alors que j'hésite à l'effacer: l'attitude de Pascal m'apparaît comme celle d'un tétanos psychologique mais il y a en lui une souplesse qui sent par trop son homme).

crète, ténue et profonde, qui, dans l'ordre psychologique, éthique et même universel, concrétise et éclaire l'abstraite doctrine de la distinction réelle entre l'essence et l'existence chez tout être en devenir, chez toute conscience en devoir être. De cette faille nous ne saurions légitimement et impunément nous désintéresser ou faire abstraction, comme si c'était une donnée brute à subir, ou un détail infime et négligeable, ou un artifice de la conscience pour se produire inconsciemment ou se vivifier moralement elle-même. Le fait de cette dualité est beaucoup plus ample que tout cela, et il est à ériger en *vérité* expliquée et explicative. (Communication de Le Senne — Bulletin de la Société Française de philosophie — Séance du 23 Janvier 1932, p. 42).

Le terrain élu de la philosophie catholique se situe à cet endroit même.

Mais ici il faudrait se garder d'une confusion dangereuse. Il ne s'agit pas d'une philosophie teintée de Catholicisme ou même d'une Philosophie historiquement catholique comme le voudrait Gilson en historien prudent, pas davantage d'une philosophie qui emprunterait au Catholicisme un renforcement de la conscience des deux courants qui vont de la créature au Créateur ou du Créateur à la Créature, selon que semble l'indiquer Souriau (3). Il s'agit d'une Philosophie intégralement Catholique et intégralement philosophique. C'est dire que la position de Monsieur Blondel est absolument distincte encore de celle de Lachelier: "c'est l'office de la philosophie de tout comprendre même la religion" (bulletin de la Société Française de Philosophie — oct. 1932 — p. 145). Non ce n'est pas cela: Lachelier convie à la fin du "Fondement de l'Induction" à franchir par un acte de foi morale les bornes de la pensée en même temps que celles de la nature. Monsieur Blondel ne convie pas à cela. Il convie en toute humilité et prudence le philosophe à accepter le fait intérieur, à en épuiser jusqu'à l'extrême, les possibilités dans l'ordre de l'Intelligence, à situer la réflexion au lieu même de la "fissure" et à tenir de la sorte les termes du Con-

(3) Souriau. — "Qu'est-ce que la philosophie chrétienne". Revue de Métaphysique 1932 — Cet article paraît manifestement influencé par Malebranche distinguant les rapports de Dieu au monde et de l'homme à Dieu en 2 directions: des causes et des tendances (comparer pp. 369, 372, 376, 382) Et il en arrive à un véritable dualisme interne jusqu'à poser le départ d'un dualisme radical.

cret Naturel et Surnaturel: le premier avec toutes les puissances de la Raison mobilisée en ses dernières ressources, le second avec la volonté décidée de "pâtir" comme les humaines les choses divines autant qu'il se peut.

La position de Monsieur Blondel n'est point si extra philosophique, si elle exige non point un saltus mortale, mais un accommodement de la vision, un "dépaysement" Celui qui marchait dans l'obscurité et avait déjà, comme malgré lui, peuplé en son imagination les lieux où il se meut si la lumière se fait, ne les reconnaît pas. Le rôle de la Pensée est de décortiquer l'Habitude.

Et la Pensée de Monsieur Blondel atteint là le noeud gordien où se mêlent inextricables: l'Être, la Pensée, l'Action, installé qu'il se trouve au centre même de la Liberté humaine: car il semble que le moteur de toute cette dialectique c'est la conscience de la souveraine dignité humaine: Nous sommes les témoins et l'acte de liberté, de choix seul est intégrant, seul réalise tout le concret sous la motion divine du double fait intérieur et extérieur. Et que l'on ne soit pas sceptique: la conscience peut entrer en contact avec le surnaturel en tant que tel, car l'homme sent le surnaturel au point où il s'intègre dans l'humain comme le fait de conscience au point où il devient une pensée, une histoire concrète "Deschamps proteste avec les Pères et les Docteurs, que le Surnaturel nous est d'abord présent comme un fait de conscience, qu'il est perceptible non en lui même ut est, mais en ses effets internes ut agit" (Cahier... ouv. cité. p. 105).

Des précautions sont à prendre pour admettre seulement la possibilité d'une étude de cette "fissure", objet propre spécifique de la Philosophie Catholique.

1) Et tout d'abord il est nécessaire de se garder d'un dogmatisme qui, assimilant la Pensée philosophique à un Dogme philosophique clos, nie l'invention spirituelle, comme l'inquiétude congénitale de l'esprit.

2) Mais cette inquiétude il est nécessaire de comprendre qu'elle est essentiellement orientatrice, qu'elle est constituée. Un "sentiment fondamental" agitant l'Humain en sa totalité. Dès lors, il devient nécessaire de se garder d'un idéalisme qui finirait par absorber tout objet: Il faut une métaphysique du nécessaire

pour préparer et préciser une philosophie du contingent et une science du coneret”. (Cahier... ouv. cité. p. 175).

Arrivés là un malaise nous saisit :

1) La philosophie aura à réadapter toutes ses positions. Elle aura à renouveler ses “alliances”. Ce ne sera pas sans danger. Monsieur Blondel ne le nie pas et son effort au moins pour moitié, consiste à apaiser les craintes des philosophes. Mais n'est-ce pas au risque de fonder un chapitre annexe à la philosophie? Certes loin de lui cette pensée. C'est de *Philosophie* qu'il est question. Mais cependant encore pourquoi ces deux temps qu'on pourrait appeler : notionnel et coneret et “ces prolégomènes” qui se doivent de constituer autre chose qu'une préparation puisqu'ils constituent à eux seuls ce qu'on est convenu d'appeler : la philosophie pure? “outre le “philosophie pure” dont nous indiquions les aspects nécessaires intemporels, universels, il y a — sous le bénéfice des distinctions et des réserves irrévocablement prescrites par elle — une sorte de philosophie mixte, une philosophie des liaisons possibles (en attendant celle des relations réelles) entre les possibilités ou nécessités essentielles et les contingences réalisables, mais philosophie qui, en raison de l'incommensurabilité entre les ordres à allier, est assujettie à des précautions à vrai dire uniques, afin qu'elle puisse finalement être applicable et appliquée aux données qui, de fait, sont celles du monde où nous vivons, celles de notre destinée en son unité et son intégralité; et c'est ici que la tâche de la philosophie revêt un caractère qui semble appeler plus expressément les épithètes “chrétienne et catholique”. Car une fois qu'auront été assurées, par l'étude fondamentale des rapports de tout esprit avec l'Absolu, la spontanéité normale et l'autonomie formelle de la philosophie, il ne doit subsister aucun risque de confusion et d'empiètement, de la part de la raison, en face de la religion positive et d'un surnaturel innaturalisable. Toutefois, ne soyons pas dupes de l'appellation *philosophie catholique*, même en cette compénétration réelle des deux ordres qui sont, doivent et ne peuvent que rester inconfusibles: il s'agit d'une symbiose, dans une hétérogénéité irréductible; il ne faut donc jamais, *ni sub ratione cognoscendi* ni *sub ratione essendi*, abuser de l'union de fait pour rationaliser, si l'on peut dire, le catholicisme et pour conférer à l'expression “philosophie catholique” un sens qui la séculariserait en

quelque sorte. S'il est vrai que même pour la vitalité, la conservation et le progrès de la science sacrée, le concours de l'intelligence humaine est utile afin de prévenir la stagnation et d'entretenir la flamme spirituelle, afin de tirer du trésor ancien les richesses toujours nouvelles qu'il renferme et de fournir à la vie supérieure de l'esprit de "tres fructueux" éléments de pensée et de civilisation, cependant il n'y a jamais entre la philosophie et la théologie "communication des idiomes" ni intégration unifiante du fond pas plus que des formes de recherche et d'expression, quelque intime que puisse devenir leur coopération. Aussi, même pour les vérités que la Révélation peut confirmer, préciser ou éclairer dans l'ordre rationnel, psychologique et moral, l'épithète "catholique" accolée au mot *philosophie* demeure à maints égards ambigüe et demande à être employée avec discrétion et réserve, *secundum quid* et non pas *simpliciter*.

2) Ensuite n'est-il pas à craindre des luttes périlleuses avant que ne se constitue cette technique du fait surnaturel réalisé en nous. Ne se butera-t-on pas à cette double difficulté? Le Dogme exprimé en un langage et selon des concepts liés à une civilisation qui si elle est toujours vivante, s'éloigne de la plupart de jour en jour, et la Philosophie livrée aux inspirations successives. Où trouver le lieu d'une rencontre. Car cette "fissure" il est possible de l'étudier. Mais quelle technique est requise qui ne se contentera plus de donner des "sécurités" à droite et à gauche mais qui se justifiera en soi? C'est la réponse de l'avenir. Et monsieur Blondel n'a pas livré tout son secret. (4)

S'il nous fallait résumer d'un mot l'état de la question il me semble que nous pourrions conclure que Monsieur Maurice Blondel a admirablement circonscrit le problème pour une part, a déterminé sans erreur l'objet spécifique d'une Philosophie Catholique d'autre part, nous ajouterions même qu'il a formulé avec un esprit de construction prudent et audacieux à la fois les conditions d'une telle

(4) Tout récemment dans la Revue de Métaphysique et de morale d'octobre-décembre 1933 Monsieur Blondel publiait la préface de son ouvrage sur la "Pensée" qui doit paraître chez Alcan. Il ne me semble pas que ces vues nouvelles doivent modifier sensiblement l'essentiel de notre exposé car la Pensée est celle "de qui procède déjà ce tâtonnement obscur destiné à l'avènement futur de la vie spirituelle et unitive". — Revue de Méta. physique et de Morale — oct. dec. 1933. p. 433).

Philosophie mais que nul autre que lui ne peut éprouver la solidité des fondements. “Si la philosophie essentielle, portant sur les conditions nécessaires et universelles des esprits, nous amène au seuil du “mystère de Dieu et de la béatitude désirable”, il y a une *philosophie réelle, qui* porte, servatis servandis, sur les états réalisés en nous mais non entièrement sans nous. (Le problème de la Philosophie catholique Bloud et Gay — Paris 1932 — p. 167.

EMILE GOURAN.